

Québec français



L'appétit sexuel Vampirisme et cannibalisme passionnés dans la littérature

Catherine Paradis

Numéro 126, été 2002

Littérature & Cuisine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55839ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paradis, C. (2002). L'appétit sexuel : vampirisme et cannibalisme passionnés dans la littérature. *Québec français*, (126), 48–51.



HENRY FUSELI, LE CAUCHEMAR, 1782.

L'APPÉTIT SEXUEL

Vampirisme et cannibalisme passionnés dans la littérature

CATHERINE PARADIS*

On ne compte plus les analogies entre le repas et la relation charnelle : l'appétit sexuel marque bien cette soif et cette faim insatiables que certains amants éprouvent l'un pour l'autre. Dans certains cas, après le goûter vient le festin ; chez d'autres, c'est la dévoration gloutonne, un peu *fast-food*, qui s'ensuit. Les plus rustres plaisaient en disant qu'ils se « farciraient » bien ce beau morceau... L'amant passionné, quant à lui, se fait vampire ou cannibale lorsque le désir se fait soif et faim, lorsque la simple relation sexuelle n'arrive plus à combler son besoin de l'autre.

Qu'advient-il lorsqu'on est tenté de goûter notre partenaire, de le mordre, voire de le dévorer tout rond pour s'en rapprocher toujours plus, pour se l'approprier ? Comme le vampire, qui se nourrit du sang de sa victime, qui s'en empare en la dépossédant de son essence première, vitale, qu'on assimile

SCÈNE DU FILM NOSFERATU LE VAMPIRE
DE F.W. MURNAU, ALLEMAGNE, 1922

souvent à l'âme même, l'amant ou la maîtresse mord l'objet de son désir pour l'incorporer. Cet élixir de vie ne comble cependant pas toujours l'amant gourmand : tel le cannibale qui mange la chair humaine, il s'empare parfois de la matérialité de l'autre. « Je » devient alors l'Autre, et l'Autre devient « Je », dans un amour sans fin, toujours alimenté, mais jamais rassasié. Le baiser, d'abord transformé en morsure, se meut en bouchée. De la simple relation sexuelle, on passe au vampirisme et au cannibalisme. Le désir devient appétit sexuel, goût, soif, faim, se confond avec le désir de posséder l'autre et, dans certains cas extrêmes, avec celui de l'anéantir, de le tuer.

Comblent notre faim et notre soif de l'autre

Si le vampire et le cannibale se posent comme figures emblématiques du désir de

se nourrir de l'autre, soulignons que le vampirisme comme le cannibalisme ne sont pas nécessairement érotiques : le vampire a besoin de sang pour survivre, comme dans cette scène typique où, par exemple, il s'attaque au gardien du cimetière ; il n'y a là aucun jeu de séduction, rien d'érotique si ce n'est le jeu de mots : « Il le surprit par derrière ! ». Même chose pour le cannibale : pensons à Vendredi, dans *Robinson Crusoë*, au célèbre Hannibal Lecter du *Silence des agneaux* ou encore au film *Les survivants*. Néanmoins, la nourriture elle-même est un objet érotique, catalyseur du désir, comme chez Italo Calvino, et les analogies entre le repas et la relation charnelle sont nombreuses. L'expression « manger l'autre » est investie d'un contenu symbolique qui renvoie à un désir de se fondre dans l'autre et à tout un univers sexuel, ne serait-ce qu'à partir du moment où l'on assimile la fellation, le cunnilingus, ou même le simple baiser au cannibalisme, ou à partir du moment où l'on considère la pénétration comme une possession de l'autre, alors que la femme est prise par l'homme, et vice-versa puisque la femme aussi « dévore » l'homme, si l'on considère le vagin comme une bouche qui se nourrit du sexe masculin. Se nourrir de l'autre, c'est également vivre de l'autre, dans une relation où le couple est autosuffisant : vivre d'amour et de chair fraîche. La chair et le sang ne répondent plus seulement au besoin élémentaire de se nourrir du cannibale ou du vampire asexués : ils correspondent au besoin d'aimer qui se meut en besoin de se rapprocher de l'autre jusqu'à le posséder, et d'inscrire cette possession dans l'éternité lorsque le désir se fait passion et violence.

Qu'il soit métaphorique, comme chez Calvino, ou pleinement assumé, au point de devenir presque gratuit et d'évacuer tout érotisme, comme chez le romancier américain Bret Easton Ellis, le vampirisme et le cannibalisme érotisés renvoient principalement à deux cas de figure : la passion dévorante et le sadisme. Chez le vampire ou le cannibale sadique, mordre l'autre devient une méthode préférentielle ou exclusive pour obtenir une excitation sexuelle. En revanche, dans les cas passionnels, la question que l'on se pose est la suivante : pourquoi assimiler la relation

amoureuse, érotique, au vampirisme ou au cannibalisme ? Pourquoi le simple baiser passe-t-il de la morsure à la bouchée ? D'où vient ce besoin de se nourrir de l'autre et comment s'exprime-t-il dans la littérature ?

La passion dévorante

Saint Jean, dans la Bible, rapporte les paroles de Jésus : « Je vous le déclare, c'est la vérité : si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ramènerai de la mort à la vie au dernier jour. Car ma chair est une vraie nourriture et mon sang une vraie boisson. Celui qui mange ma chair et boit mon sang vit en moi et je vis en lui ! ». De cette parole vieille de 2 000 ans se dégagent les fondements même du vampirisme et du cannibalisme tels qu'actualisés ou érotisés par la littérature : celui de vie éternelle et celui de fusion, d'incorporation : vivre dans et par l'autre pour l'éternité. Absorber le sang et la chair de l'autre, c'est le vider de sa substance, prendre son énergie vitale, l'affaiblir, voire l'annihiler pour se fortifier, soi. Le sang est un élixir de jeunesse, comme dans le cas Erzsébet Bathory, qui se baignait dans le sang de jeunes vierges pour recouvrer sa jeunesse et sa beauté, autour de 1610², mais c'est également une voie de communication entre la vie et la mort, puisque le vampire, qui est un corps sans âme, se procure, par le sang, l'âme et la vie d'un autre. Mais plus qu'une voie de communication entre la vie et la mort, boire le sang de l'autre est la voie de communication ultime entre les amants qui survivent ensemble, fusionnés à jamais : dès lors que le même sang coule dans leur veine, leurs cœurs battent à l'unisson. Dans les sociétés aborigènes, les couples s'unissent d'ailleurs souvent en se coupant une veine du poignet et en échangeant leur sang. Impossible d'être plus près l'un de l'autre, que d'être l'un en l'autre. Si le vampire survit en se procurant, par le sang, l'âme et la vie d'un autre, c'est par le sang que les amants se fondent l'un en l'autre, dans un amour éternel.

C'est le cas de Clarimonde, la morte amoureuse de Théophile Gautier³, qui se nourrit du jeune prêtre Romuald : « Je ne

mourrai pas ! je ne mourrai pas ! dit-elle à moitié folle de joie et en se pendant à mon cou ; je pourrai t'aimer encore longtemps. Ma vie est dans la tienne [en fait, c'est plutôt le contraire, pardonnons à Gautier] et tout ce qui est à moi vient de toi. Quelques gouttes de ton riche et noble sang, plus précieux et plus efficace que tous les élixirs du monde, m'ont rendu l'existence » (p. 38). En se nourrissant de Romuald, Clarimonde fait de son sang son élixir de vie, et Romuald, amoureux qu'il est, se donne volontiers. Plus que la vie, c'est son amour que Romuald offre par son sang : « Je me serais ouvert le bras moi-même et je lui aurais dit : "Bois ! et que mon amour s'infilte dans ton cœur avec mon sang !" » (p. 40). Lorsque Sérapion achève la courtisane impudique, buveuse de sang et d'or, c'est un vide intérieur que ressent Romuald, qui ne vivra plus en Clarimonde et Clarimonde en lui : « une grande ruine venait de sa faire au-dedans de moi », dit-il (p. 43). La vampire revient visiter Romuald en songe et lui fait remarquer que « [t]oute communication entre [leurs] âmes et [leurs] corps est rompue désormais » (p. 43). De ce don de sang émerge un désir de fusion, de vivre l'un dans l'autre, l'un par l'autre, et une communication privilégiée entre leurs âmes et leurs corps : bref, le vampirisme apparaît comme le simulacre



Patrick Bateman, 26 ans, est un flamboyant golden-boy de Wall Street. À l'instar de la société des années quatre-vingt dont il est issu, il consomme : restos, bars, coke, tranquillisants, vêtements griffés, gadgets électroniques... La nuit, métamorphosé en tueur en série, c'est de filles qu'il se nourrit : il les viole, les martyrise, les tue, les démembre et les congèle. Portrait lucide et froid d'une Amérique narcissique où l'argent, le sexe et la violence règnent en maîtres, *American Psycho*, qui fit scandale lors de sa parution aux États-Unis et au Canada, est aujourd'hui un best-seller mondial.

d'une relation amoureuse d'une intensité extraordinaire.

La morale de ce conte est par ailleurs très éloquente, quoique polysémique : « Ne regardez jamais une femme, et marchez toujours les yeux fixés en terre, car, si chaste et si calme que vous soyez, il suffit d'une minute pour vous faire perdre l'éternité » (p. 43). Apparaît la figure de la femme fatale, avec laquelle renouera le cinéma au début du XX^e siècle. Le nom de « vamp » vient d'ailleurs de vampirisme et désignait une femme fatale dans le cinéma muet au début du siècle, vers 1921. Aujourd'hui, le terme a gardé son actualité, mais déplace la relation puisqu'il s'agit maintenant d'une femme qui séduit par sa beauté et à laquelle on succombe. Selon Joëlle Prunnaud, dans son article « Vampire de la décadence », « l'assimilation du vampire [au XIX^e siècle] sert à dénoncer l'animale sexualité de la femme, dont la vocation serait de contrarier l'aspiration de l'homme à la spiritualité⁴ ».

Décadence de la décadence et sadisme

À la fin du XIX^e siècle, il semble en effet que le vampire porte le masque de la décadence. Associé à un processus d'avilissement de l'humanité, selon Prunnaud, le vampire incarne alors le paradoxe de la vie et de la mort, de l'horreur et de la beauté, et celui du plaisir et de la souffrance. Si la Décadence s'est reconnue dans la figure mobile et infiniment réversible du vampire, certains auteurs de la fin du XX^e siècle se l'approprient aussi pour en restituer une

image distorsionnée, comme chez Ellis, où la décadence du vampire comme celle du cannibale atteignent leur paroxysme. Les vampires de *Zombies*⁵ ont les mêmes traits que ceux des contes fantastiques du XIX^e siècle : ils craignent le jour, se nourrissent de sang (et de viande rouge) et dorment dans un cercueil. L'idylle amoureuse est bien pâle, pourtant, et le désir d'éternité, de fusion semble plutôt lointain : le simple plaisir de saigner l'autre domine. Le vampirisme n'est plus amoureux ou passionnel : il est purement sadique. Il ne répond qu'au besoin élémentaire de se nourrir et incarne toute la violence et la folie meurtrière du vampire qui transforme ses coïts en terribles repas. Et les victimes répondent plutôt bien : les gamins de l'USC (University of South California) que Miranda saigne font la file et en redemandent encore ; celle que le narrateur baise violemment puis saigne ne pige pas, veut jouer encore et laisse même son nom et son numéro de téléphone avec, dessous, « un moment inoubliable ». Le vampirisme est presque parodié, mais ce n'est pas fortuit : il semble que les temps aient changé. Tout est pur plaisir, jeu, le vampire est une figure d'insouciance qui n'effraie plus, à laquelle on ne croit plus. Plus de morale, non plus : le vampire est impuni, comme Patrick Bateman, le tueur en série de *American psycho*, cannibale sadique à temps partiel.

Comme le vampirisme dans *Zombies*, le cannibalisme de *American psycho*⁶ est sans détour, l'érotisme et surtout la violence, ici, sont explicites. Pas de métaphore, que du

direct, déréalisé de surcroît par son hyper-réalisme. La figure du meurtrier sexuel l'emporte sur l'amant affamé de désir. Le criminel sexuel, nous rappelle Ornella Volta dans *Le vampire : la mort, le sang, la peur*, « est un cas limite, puisqu'il arrive à la satisfaction simultanée, en un seul spasme de volupté, des deux instincts suprêmes qui dominent l'univers : l'instinct libidinal de vie et l'instinct agressif de mort⁷ », comme la mante religieuse, qui décapite son mâle avant de s'accoupler avec lui et qui le dévore entièrement après le *copula* par pur plaisir⁸. Pourtant, Bateman tue la fille, la démembré après avoir introduit en elle un rat affamé, sans que tout cela ne le bouleverse : la notion même de plaisir disparaît pour faire place à une horreur distillée. Il fait cuire la fille, tente de boire son sang à même la source. Il s'essaie à la confection d'un pâté, puis d'une saucisse, et s'il lui vient parfois l'idée qu'il est en train de faire quelque chose d'inadmissible, il lui suffit de se rappeler que « cette fille, cette viande, n'est rien, rien que de la merde » (p. 444). Il ne s'agit plus seulement de s'approprier l'autre, mais de le dominer totalement. Plus : de l'anéantir. Le sadique établit un rapport de domination : il se nourrit de l'autre, et son festin se fait comme un rapt : il vole la substance vitale de sa victime, l'affaiblit jusqu'à lui ôter la vie pour se vivifier, ou pour son simple plaisir. Les victimes de *Zombies*, quoique ignorantes, semblaient consentantes, avides de sensations fortes. Leurs gourmands bourreaux ne leur ôtaient pas non plus l'existence. Dans *American psycho*, le rapport de force est clair : la femme n'est

que chair, rapidement digérée par ailleurs puisque le narrateur l'assimile à de la merde. Le désir de la violence l'emporte sur la violence du désir.

Et l'érotisme dans tout cela ? Lorsque l'allégresse macabre fait place à l'amertume, Bateman pleure sur lui-même, sanglote qu'il veut juste être aimé. L'instinct libidinal et l'instinct meurtrier ne sont plus « satisfaisables », chez Ellis. Les relations humaines, qui atteignent leur paroxysme dans les relations érotiques, seraient-elles, en cette fin de siècle, elles aussi, vaines ? Le canni-

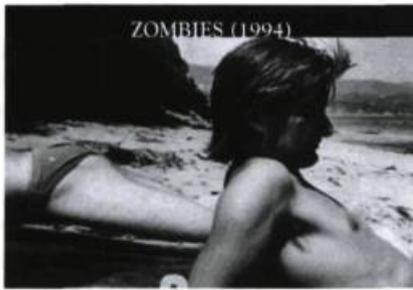
SOUS LE SOLEIL JAGUAR (1986)

Écrit peu de temps avant la mort de Calvino, le recueil de nouvelles *Sous le soleil jaguar* se voulait une variation sur les cinq sens. Seules les nouvelles sur l'odorat, le goût et l'ouïe prirent forme. « Sous le soleil jaguar » traite le goût, et met en scène un couple en voyage au Mexique qui n'arrive plus à communiquer que par l'entremise de nourritures exotiques, au fond desquelles rôde le souvenir de l'anthropophagie. Par l'usage du goût, les personnages tenteront de combler la perte qui les menace.

LA MORTE AMOUREUSE (1836)

Voilà l'« histoire singulière et terrible » du jeune prêtre de campagne Romuald qui, obsédé par une jolie vampire du nom de Clarimonde, se transforme la nuit en jeune seigneur libertin et s'adonne avec elle aux pires vices. Son supérieur, l'abbé Sérapion, aura tôt fait de briser cette alliance avec le diable et de mettre fin à cette vie bicéphale, à cet amour insensé et furieux, en aspergeant la dépouille de la morte Clarimonde,





En treize chapitres racontés par autant de narrateurs différents, mais tous liés, *Zombies* trace le portrait de Los Angeles, en 1982. Vampires, camés, réalisateurs de Hollywood, rock star et étudiants se fréquentent, tous enfoncés dans l'argent, le sexe, la violence, MTV, les valiums et la coke jusqu'au cou. Une fresque de personnages absolument blasés, livrée avec violence et crudité, et qui met bien en évidence la dégénérescence de ce qu'on appelle la société de consommation.

balisme, comme le vampirisme qui, chez Gautier, était le simulacre d'une relation amoureuse, qui incarnait le désir de se fondre en l'autre, de vivre dans et par l'autre pour l'éternité, dans une communion d'âme et de corps parfaite, ne sont plus, chez Ellis, investis d'une telle charge. La décadence devient elle-même décadente, s'achemine toujours plus vers la ruine. Lorsque le symbole de jouissance se vide lui-même de son sens, que reste-t-il du vampirisme ou du cannibalisme ? Lorsque le vampire est parodié, qu'il n'inspire plus le désespoir ou la crainte, lorsque le cannibalisme ne permet pas au sadique d'obtenir une excitation sexuelle, tous deux se vident de leur charge érotique et marquent une remise en question de l'érotisme même. Comme le voleur volé, le vampire est vampirisé, vidé de sa substance par la littérature, et l'on en arrive à une aporie extraordinaire...

L'incorporation passionnée de l'autre

Chez l'amant passionné, peut-on parler de relation de pouvoir, alors que ce que les amants souhaitent, c'est une union parfaite, où l'on incorpore l'autre, où l'on communique par le sang et par la chair ? Dans de tels cas, qu'exprime la métaphore nutritive ? À quelle représentation du désir renvoie-t-elle ? En fait, le désir se fait violence à partir du moment où la simple relation sexuelle ne suffit plus pour exprimer

sa passion, son besoin élémentaire de l'autre, dès qu'on n'arrive pas, par là, à s'approprié l'autre, à le/la posséder. L'acte sexuel permet certes d'atteindre, à divers degrés, la symbiose physique, puisque les corps s'emboîtent, mais celle-ci ne répond pas, dans certains cas, à l'intensité du désir de fusion. La symbiose ne semble jamais parfaite, un manque demeure, et la violence du désir de se rapprocher de l'autre par la morsure ou par le cannibalisme varie selon l'intensité de ce manque. On cherche alors à boire l'autre, à le manger, à l'incorporer, pour que nos sangs et nos chairs se mélangent, ne fassent qu'une, pour catalyser le désir. C'est le cas du narrateur de *Sous le soleil jaguar* d'Italo Calvino⁹ : « Ce que j'étais en train d'imaginer, c'était la sensation de ses dents dans ma chair, et je sentais sa langue me soulever contre la voûte du palais, m'envelopper de salive, puis me pousser sous la pointe de ses canines. J'étais assis là devant elle, mais il me semblait en même temps qu'une partie de moi, ou tout moi-même, était contenu dans sa bouchée, lacéré fibre après fibre. Et la situation n'était pas complètement passive, car j'étais aussi en train d'agir sur elle, je transmettais des sensations qui se propageaient de ses papilles à tout son corps, c'était moi, me semble-t-il, qui provoquais chacune de ses vibrations : c'était un rapport réciproque et complet qui nous impliquait et nous emportait » (p. 49).

L'incorporation, ou la symbiose, est totale. Le cannibalisme, même s'il n'est qu'imaginé, répond au désir de fusion qu'on a relevé plus tôt. Dans cet extrait, la métaphore de l'incorporation s'inscrit, et ce n'est sans doute pas un hasard, dans un contexte primitif qui nous renvoie à la naturalité du désir, alors qu'Olivia et le narrateur visitent des ruines sud-américaines où l'on a longtemps pratiqué le sacrifice humain pour offrir l'Homme en nourriture aux dieux. Leur relation gravite autour de la nourriture, qui apparaît comme un catalyseur du désir ; ils communiquent à travers les saveurs. Enfin, lorsque le narrateur voit le roi-prêtre manœuvrer une machine qui représente la descente du corps vers les dieux souterrains et sa renaissance à travers la végétation, il comprend le sens du « processus d'ingestion et de digestion du cannibalisme univer-

sel qui donne son empreinte à tout rapport amoureux » (p. 54). Le cannibalisme n'est plus une simple métaphore érotique du type « viens ici que je te mange », mais une métaphore universelle pour la vie et la mort, et renvoie une fois de plus au désir de vie éternelle, de fusion, au désir de s'approprié l'autre. Elle inscrit le désir non seulement dans la pérennité, dans l'éternité, mais également dans l'universalité en renvoyant au destin de tout humain qui sera, un jour ou l'autre, englouti par la terre.

Digestif

S'il arrive, lorsque l'amant passionné se fait vampire ou cannibale, que le coït se transforme en repas, l'inverse se présente également. La chère évoque la chair, et la boustifaille apparaît souvent non seulement comme catalyseur du désir, mais également comme prélude à l'acte même. Les péchés de gourmandise et de luxure se confondent, la nourriture est investie d'un symbolisme qui suggère la consommation avide de l'autre et l'offrande de soi. La mastication se fait sensuelle, on déguste notre convive par l'entremise de plats aphrodisiaques, ou encore le repas entre amis dégénère en banquet orgiaque. L'appétit sexuel vient, semble-t-il, en mangeant.

* Étudiante à la maîtrise en Études littéraires à l'Université Laval.

Notes

- 1 Jean 6, 53-56.
- 2 L'anecdote est rapportée par Ornella Volta, dans *Le vampire : la mort, le sang et la peur*, Paris, J.-J. Pauvert, 1962, p. 66, et commentée par Georges Bataille, dans *Les larmes d'Éros*, Paris, 10/18 (Domaine français n° 1264), 2000 [1961], p. 107-109.
- 3 Théophile Gautier, « La morte amoureuse », dans *La morte amoureuse et autres nouvelles fantastiques*, Paris, Librairie (texte intégral), 1998 [1836], p. 5-43.
- 4 Joëlle Prunghaud, « Vampire de la décadence », dans *Dracula. De la mort à la vie*, Paris, Cahier de l'Hernes n° 68 (cahier dirigé par Charles Grivel), 1997, p. 49.
- 5 Bret Easton Ellis, « Les secrets de l'été », dans *Zombies*, Paris, 10/18 (Domaine étranger n° 2953), 1998 [1994], p. 215-239.
- 6 Bret Easton Ellis, *American psycho*, Paris, Seuil (Points n° 94), 1995 [1990].
- 7 Ornella Volta, *op. cit.*, p. 97.
- 8 Voir Roger Cailliois, *Le mythe et l'homme*, Paris, Gallimard (Folio essais), 1938.
- 9 Italo Calvino, « Sous le soleil jaguar », dans *Sous le soleil jaguar*, traduit de l'italien par Jean-Paul Manganaro, Paris, Seuil, 1990 [1986], p. 29-54.